

André Malraux y Max Aub
La República Española, crisol de una amistad.
Cartas, notas y testimonios (1938-1972)

Reunidos y comentados por Gérard Malgat
Traducción de Antoni Cisteró
Ediciones de la Universitat de Lleida / Editorial Pagès, 2010.

www.pageseditors.cat
editorial@pageseditors.cat

PRÉFACE

Max Aub et André Malraux : M.A et A.M. Deux initiales en miroir, deux vies engagées dans le XX^e siècle et ses séismes guerriers, deux œuvres littéraires qui connurent un destin radicalement différent. Car si Malraux connut la gloire dès qu'il publia ses premiers ouvrages, l'œuvre de Max Aub ne put jamais rencontrer ses lecteurs : les exils successifs lui imposèrent une relégation qui se prolongea jusqu'au dernier souffle de vie de cet écrivain espagnol né à Paris, mort à Mexico.

La biographie d'André Malraux, son combat pour la République espagnole sont bien connus : son immédiate lucidité concernant l'importance des moyens aériens, son départ en Espagne dès le début du conflit et son implication militaire avec la création de l'escadrille « España », l'écriture de L'Espoir en 1937 et le tournage de Sierra de Teruel l'année suivante ont été abondamment étudiés et commentés. L'historien, le cinéphile, ou le lecteur curieux ne manquent pas d'ouvrages auxquels se référer.

La trajectoire de Max Aub est plus difficile à connaître : qui est cet Espagnol d'adoption – sa mère était Française et son père Allemand – au nom bien peu castillan? Lui aussi, s'engagea totalement pour l'Espagne, comme attaché culturel de la République à Paris en 1937, puis comme adjoint de Malraux pour la réalisation de Sierra de Teruel en 1938. L'Espagne scella leur rencontre, l'Espagne allait rester durant trente-cinq années au cœur de leur amitié. Pas de la même manière cependant.

Pour Malraux la guerre d'Espagne constitue une étape qui se referme quand il se lance dans l'action politique aux côtés du général de Gaulle – chef d'un Etat redevenu vainqueur après les sombres années de l'Occupation et de la Collaboration – avant d'être le fondateur du ministère de la Culture. Tandis que pour Aub, la défaite de la République espagnole scelle une appartenance définitive au camp des vaincus d'une guerre qui n'est pas finie, qui ne peut l'être tant que le dictateur impose sa brutalité et les condamne à l'exil. D'où le contraste saisissant quant à la présence de ces événements dans leurs écrits. Certes Malraux maintient ses fidélités à la cause de la République espagnole et reste en relation avec ses représentants en exil, qui en 1945 saluent sa nomination au ministère de l'Information. Mais il prend soin de les contenir dans le domaine personnel, intime, les cernant strictement à la sphère de ses relations privées. Chaque année il écrit aux membres du Gouvernement en exil pour saluer la date anniversaire de la proclamation de la Seconde République (le 14 avril 1931) et leur signifier qu'il ne les oublie pas. Mais il décline les invitations à participer aux actes publics de soutien aux exilés espagnols et aux meetings de mobilisation antifranquistes. Et lorsqu'il intervient pour aider les exilés à surmonter leurs difficultés économiques – José Bergamín, la veuve de Luis Companys fusillé par les franquistes en 1940, parmi d'autres – il veille rigoureusement à ce que cela ne s'ébruite pas. A de rares exceptions – La Tête d'obsidienne – il évitera de se référer au conflit espagnol dans ses écrits postérieurs à L'Espoir. Max Aub, au contraire, n'aura de cesse de prendre publiquement position, d'écrire dans tous les genres – romans, récits, poésies, théâtre, journalisme... – pour rendre compte du déni de justice subi par les combattants de l'Espagne républicaine et laisser trace de leur lutte contre la cruelle dictature dans la mémoire des générations futures.

Les lettres et notes qui sont rassemblées dans cet ouvrage s'ancrent dans le creuset tragique de cette guerre d'Espagne et jalonnent une amitié qui perdurera jusqu'à la mort de Max Aub, en juillet 1972. Empreintes de leur expérience commune, elles expriment partiellement l'irréductible différence de leur situation : Malraux chemine dans l'accomplissement de sa trajectoire, tandis que Aub se fraie un chemin dans le labyrinthe d'un itinéraire bouleversé par les circonstances historiques. Leurs lettres sont souvent courtes, laconiques, et volontiers empreintes de causticité : les deux

hommes sont adeptes des formules concises et n'ont guère le temps d'écrire de longues missives. Ecrites en français – langue maternelle de Max Aub puisqu'il naquit à Paris en 1903 et y vécut jusqu'en 1914 – elles apportent par petites touches leurs lots d'informations, de confidences – et dans celles de Max Aub de préoccupations – sur les activités, les projets et les points de vue des deux hommes. On les trouvera ici regroupées selon les principaux thèmes abordés par leurs auteurs, à la fois domaines de complicité, de débats et de coopération pour leurs activités culturelles et littéraires, pour leurs recherches documentaires ou leurs projets éditoriaux. La première partie, consacrée au tournage de Sierra de Teruel, est moins basée sur des lettres que sur le témoignage que Max Aub avait rédigé pour une édition française du scénario qui ne vit jamais le jour. Ces « Souvenirs de Max Aub », restés inédits dans la version initiale incluse dans cet ouvrage, sont complétés par des textes et lettres de Josette Clotis et Denis Marion, qui participèrent à l'aventure du tournage.

Depuis son refuge mexicain, Aub sait qu'il peut compter sur l'aide de Malraux, qui ne renie rien, s'efforçant de concilier les prudences diplomatiques liées à ses fonctions officielles avec les interventions de soutien et les démarches discrètes pour aider ses amis Espagnols qui subissent les conséquences de la dictature franquiste. Même si... Malraux ne peut pas toujours aplanir les difficultés auxquelles Aub doit faire face dans son pays natal, et qui perdurent bien longtemps après les années de guerre. Car la France – faut-il le rappeler ? – tarda beaucoup à solder les temps des dénonciations, du mensonge et de l'arbitraire qui avaient prospéré durant les années du régime de Vichy.

Parce qu'ils communient dans une passion commune pour l'écriture, la littérature est l'épicentre, tantôt affleurant tantôt sous-jacent, de leurs échanges épistolaires. Pour Aub l'œuvre romanesque de Malraux – commencée en 1928 avec Les Conquérants et refermée en 1937 avec L'Espoir si l'on excepte La Lutte avec l'ange, publiée en 1943 – est une référence, sinon un modèle, pour la tâche qu'il s'assigne : « dar cuenta », rendre compte de la guerre d'Espagne et de ses terribles conséquences. Jusqu'au terme de son destin, Max Aub élabore un immense reportage sur son temps, dans le sillage de La Condition humaine et de L'Espoir, ces chroniques exemplaires dans lesquelles la fiction approche le réel, plus vrai du fait même de la force de cette fiction. Comme Malraux dans ces romans, Aub écrira l'épopée tragique, et donnera une large place

aux débats idéologiques de ses personnages, à leurs doutes et à leurs convictions quant à l'impérieuse nécessité de l'action face à la barbarie. Et lorsqu'en 1967 il porte un regard sur l'ensemble de l'œuvre de Malraux, il affirme : « Je crois que Malraux a écrit quelques-uns des romans les plus importants de notre temps, entre autres ses bouquins sur l'art. Il n'est peut-être pas d'accord, mais enfin je crois que ce sont plus des romans que des bouquins sur l'art.¹ » Opinion par laquelle Aub affirme l'autre chaînon de leur complicité : leur passion pour l'art du monde, comme message universel de ce monde et comme trace ineffaçable laissée par l'esprit et la faculté créatrice des hommes.

Max Aub admire la capacité de Malraux à faire dialoguer les artistes et les œuvres, les tableaux et les statues, les sculptures égyptiennes et les poupées toltèques; cette prodigieuse faculté de convoquer les arts du monde entier pour un grand colloque universel. Aub partage avec Malraux sa quête de l'instauration d'un sens de la vie grâce au sens de l'art. Avec Malraux il est en recherche permanente de dialogue, convaincu que l'espace de l'échange des idées est aussi celui de la féconde stimulation de l'esprit.

L'échantillon de lettres réunies dans cet ouvrage est lacunaire : il manque assurément des pièces à cette correspondance. Et l'on se prend à rêver que les malruiciens détenteurs de collections privées, gardant lettres et annotations au secret de dossiers et vitrines invisibles, déclarent un jour prochain l'utilité publique de la connaissance de leurs richesses. Ce qui constituerait un juste hommage à ces deux grands passeurs de culture que furent André Malraux et Max Aub, à leur labeur et leur contribution pour que le grand espace humain soit celui de l'universel.

Gérard Malgat

¹ «Combat d'avant-garde : les souvenirs de Max Aub recueillis par André Camp», série de six entretiens diffusé en 1976 sur *France-Culture*. Archives radiophoniques INA.